



MAGNE HOVDEN

**LA VIE EST UN
CIRQUE**



SEUIL

LA VIE EST UN CIRQUE

MAGNE HOVDEN

LA VIE EST UN CIRQUE

Traduit du norvégien
par Marianne Ségol-Samoy

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Cirkus*
Copyright © CAPPELEN DAMM AS, 2019
Publié en langue française en accord
avec Nordik Literary Agency, France
Première publication : Pegasus Books, US.

ISBN 978-2-02-143503-0

© Éditions du Seuil, 2021, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« *Only one thing can challenge a dragon's dominance : another dragon*¹ », déclara le journaliste scientifique David Attenborough qui observait deux dragons de Komodo se tournant autour dans une savane en Indonésie.

De l'autre côté du globe, à Oslo, Lise Gundersen monta le son de la télé et se réinstalla bien confortablement sur son canapé. Les reptiles se mesurèrent d'abord du regard, puis se dressèrent sur leurs pattes postérieures dans une danse guerrière pleine d'attente. Soudain le combat commença. En poussant des grognements, ils plantèrent leurs dents acérées dans le dos, le poitrail et les pattes de leur adversaire jusqu'à ce que l'un des deux admette sa défaite et prenne la fuite.

Le lendemain, Lise se sentait comme le dragon vainqueur. L'homme d'une cinquantaine d'années, assis en face d'elle à la table de conférences, avait perdu

1. Une seule chose peut défier la domination d'un dragon : un autre dragon.

la bataille. Depuis longtemps déjà. Entre la phase de courtoisie et le début du combat, il s'était écoulé une trentaine de secondes d'un silence agacé.

Elle étudia l'homme quand il ouvrit son ordinateur portable. Elle vit les rides se creuser sur son front avant qu'il ne relève la tête et lui dise avec un sourire :

– Comme vous pouvez le constater, je suis venu seul aujourd'hui. Sans avocats.

– Très bien.

La table était vide, excepté une tasse posée devant Lise. Elle sourit en regardant les volutes de vapeur s'échapper du café.

– Vous connaissez l'histoire de l'homme qui se retrouve en enfer ? demanda-t-elle. Le diable le conduit devant des cratères fumants et des pécheurs hurlant dans les flammes, quand soudain l'homme reconnaît un avocat en pleins ébats amoureux avec une belle femme. « C'est injuste ! » se plaint-il au diable.

Lise se rendit compte qu'elle avait fait parler l'homme de son histoire comme un pêcheur du Nord. À sa grande frustration, son accent du Finnmark était à nouveau remonté à la surface. Cela avait tendance à se produire quand elle était émue. Que ce soit joie, tristesse ou colère, peu importe. Comme si elle était possédée par une sorte de démon du Finnmark dont le seul but était de divulguer ses sentiments. Elle fit une pause afin de faire taire le démon en elle avant de reprendre l'histoire.

– « Moi je suis condamné à une souffrance éternelle, se plaint l'homme en enfer, alors que cet avocat peut profiter d'une jolie femme. » Le diable secoue la tête

avec agacement et répond : « Vous n’imaginez pas ce que cette femme a pu faire. Elle mérite vraiment cette punition. »

Un voile d’indignation passa dans les yeux de l’homme assis de l’autre côté de la table, mais il se reprit et tourna son ordinateur portable vers Lise.

– Voici la célébration des cent ans de notre entreprise !

Sur l’écran, on voyait une cinquantaine de personnes souriantes et d’âges différents devant un bâtiment industriel. Au milieu se tenait l’homme lui-même qui présentait fièrement un gâteau. Il poursuivit :

– Je suis ici pour faire comprendre aux nouveaux propriétaires que Holmen Packaging peut fonctionner de manière rentable pendant encore cent ans. Au moins. Et tous ces gens le prouvent.

Lise soutint son regard sans regarder l’image.

– Ils ont tous déclaré être prêts à baisser leur salaire. Les économies qui en découleront seront importantes. Et nos sous-traitants locaux ont accepté de renégocier les accords.

– Ça ne change rien, malheureusement, répondit Lise d’un ton indifférent qui atténuait ses regrets. La décision est déjà prise, on ne peut plus rien faire.

– Regardez-les, répliqua-t-il d’une voix plus dure, mais elle ne cilla pas. Non, bien sûr que vous ne pouvez pas puisque cela vous montrerait que des vraies personnes sont touchées. Des vraies vies qui vont être détruites pour que vous puissiez vous engraisser sur les restes de l’épave. Le pire, c’est que vous avez accepté

de figurer en première page du journal local, un sourire rassurant aux lèvres, sous le titre « Une entreprise d'Oslo sauve l'usine d'emballage ».

Un bruit à la fenêtre attira l'attention de l'homme qui tourna la tête. Un pigeon sur le rebord métallique les regarda, puis sauta et sortit du cadre.

– À ce moment-là, vous le saviez déjà, poursuivit l'homme. Vous le saviez avant même d'avoir fait une offre, n'est-ce pas ? Quand vos griffes de vautour ont tapé sur la calculatrice pour évaluer les bénéfices.

– Depuis l'acquisition, les conditions ont changé. La fluctuation du marché, le prix des matières premières et la baisse du taux de change de la couronne ont...

Il l'interrompit d'un geste de la main.

– Je ne suis pas venu ici dans l'espoir de vous faire changer d'avis, dit-il. Je suis venu pour voir si vous pouviez encore me regarder dans les yeux. Et vous n'avez visiblement aucune difficulté à le faire.

Les charnières en plastique de son ordinateur portable grincèrent lorsqu'il le referma. Il fourra l'appareil dans son sac à dos posé sur une chaise, se leva et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se tourna vers elle.

– Ça fait combien de temps que vous travaillez ici ?

– Onze ans.

– Eh bien, depuis que vous y êtes, vous avez perdu vingt et un grammes.

Intriguée, Lise resta assise tandis qu'il quittait la salle de conférences.

Quelques secondes plus tard, le visage souriant de Børge Høyland surgit dans l'encadrement de la porte.

Les rides autour de ses yeux et sur son front indiquaient qu'il avait dépassé la cinquantaine, ce que confirmait sa chevelure grisonnante coiffée en arrière. Il entra et s'assit sur le bord de la table à côté de Lise, en croisant les bras.

– Le gars des cartons d'emballage n'avait pas l'air très heureux, dit-il.

– Vingt et un grammes... répéta Lise en regardant la porte.

– Quoi ?

– C'est la dernière chose qu'il m'a balancée avant de partir. Que dorénavant je pèse vingt et un grammes de moins que quand j'ai commencé ici. Qu'est-ce qu'il a voulu dire par là ?

– C'est ton âme, répondit Børge en faisant un sourire encore plus large. Un médecin américain a pesé des gens juste avant leur mort et juste après. Il a constaté qu'ils avaient tous perdu vingt et un grammes.

– Super. Donc je n'ai plus d'âme.

– Mais en échange, tu vas bientôt avoir une belle prime sur ton compte.

– En tout cas, ça s'est mieux passé avec lui qu'avec l'hôtelier de haute montagne la semaine dernière, dit-elle en haussant les épaules. Les hommes qui pleurent et qui supplient, c'est une chose à laquelle je ne m'habituerai jamais.

– On s'habitue à tout, je peux te le dire. Crois-en l'expérience de quelqu'un qui a connu toutes les manifestations de la misère : le désespoir, la tristesse, la colère... Heureusement que je suis sorti du ventre

de ma mère avec une armure qui me protège contre ce genre de choses. Tout rebondit dessus. Pim, pam, poum ! s'exclama-t-il en faisant semblant de faire ricocher une balle contre sa poitrine avec son index.

– Oh mon Dieu ! s'écria Lise en imaginant Børge bébé en armure dans la salle d'accouchement.

– Mais c'est vrai, c'est inné. Cette capacité à ne pas être touché par la merde des autres. Toi aussi, Lise, tu l'as. Tu es glaciale. C'est pour ça que je t'ai engagée.

– Sans âme et glaciale. Je suppose que je serai réchauffée quand je me retrouverai en enfer en compagnie des avocats.

– A priori, tu iras là-bas en première classe, dit Børge en laissant échapper un rire. Au fait, comment se passe ta recherche d'appartement ?

– J'en ai trouvé un qui est parfait. Deux cents mètres carrés, toit-terrasse avec jacuzzi. Un palais. Mais tu ne me paies pas assez.

– Quand tu deviendras mon associée, tu pourras...

Avant que Børge ait terminé sa phrase, un jeune homme apparut dans l'embrasure de la porte.

– Lise, il y a un clown qui t'attend à la réception.

Lise lança un regard méfiant à Børge avant de se tourner vers le jeune homme.

– Écoute, j'aime bien qu'on utilise un ton un peu cynique dans ce bureau, mais tu ne peux quand même pas traiter nos clients de clowns, dit-elle en se rendant compte que le démon du Finnmark s'était à nouveau réveillé en elle. Il faut un minimum de respect...

– Il s'agit d'un vrai clown.

Le jeune homme s'approcha d'elle et lui tendit une carte de visite. Sur un fond orange, au-dessus d'un numéro de portable et entouré de ballons colorés et de chaussures surdimensionnées, elle lut : FILLIP DARIO – CLOWN.

Déstabilisée, elle se tourna vers Børge.

– Merde, Børge. Je ne suis pas d'humeur, là.

Børge la regarda, interrogateur.

– Arrête avec ton air de *je-ne-sais-vraiment-pas-de-quoi-tu-parles*, s'énerva Lise. C'est toi qui as envoyé ce clown, n'est-ce pas ? Pour me divertir après mon rendez-vous avec le gars des emballages ?

– À la rigueur, j'aurais pu t'envoyer un masseur. Ou un strip-teaseur, comme quand tu as décroché ce gros contrat en mai. Mais un clown ? Ce n'est pas mon style, Lise. À moins que ce ne soit un clown-strip-teaseur. C'en est un ? poursuivit-il en se tournant vers le jeune homme.

– Il ne s'est pas encore déshabillé. Mais il ne porte pas non plus de costume de clown, répondit le jeune homme en haussant les épaules.

Lise les regarda tous les deux. Elle s'apprêtait à dire quelque chose, mais se ravisa et se leva. Passant devant le jeune homme, elle poussa un soupir et quitta la salle de conférences.

Le miroir dans l'ascenseur avait subi un choc quelques mois plus tôt lorsqu'un chariot y était entré trop violemment. Lise se contempla exactement là où il y avait un éclat. Elle se mit de profil pour regarder son ventre qui débordait de la ceinture de son pantalon noir.

Son chemisier blanc ressemblait au glaçage sur un gros muffin. C'était le résultat de ses nombreux plaisirs coupables, dont la plupart impliquaient du chocolat sous une forme ou une autre. Sa façon à elle de se récompenser après de longues et dures journées de travail qui, presque sans exception, se prolongeaient le soir. Elle enfonça son index dans le muffin. Børge lui avait offert un abonnement dans une salle de sport comme cadeau de Noël, en soulignant que la santé était importante si on voulait faire du bon travail. Pas pour rester en forme physiquement, mais pour se mettre le client dans la poche. « On ne peut pas faire confiance aux gens gros, Lise, lui avait-il expliqué. Comment faire croire à un client qu'on va prendre soin de lui si on n'est pas capable de prendre soin de soi ? »

Mais elle détestait le sport. Elle avait donc opté pour des vêtements amples qui cachaient les bourrelets autour de sa taille. Son visage aux pommettes marquées sous sa frange cendrée le lui permettait. Quelle que soit la quantité de chocolat qu'elle avalait, son visage restait fin. Sa grand-mère lui avait un jour dit que toutes les femmes de la famille avaient cette chance : « Souviens-toi de ça, Lise, dans notre famille, nous ne grossissons pas de la bouille. » En plus du visage fin de sa grand-mère, Lise avait hérité de ses yeux gris clair. Si clairs qu'ils étaient presque transparents.

Lise avait une petite idée de ce à quoi pouvait ressembler un clown sans costume. Grand, grassouillet, déprimé et alcoolique, avec une barbe de trois jours

et le front dégoulinant de sueur. Cette image lui venait de personnages qu'elle avait vus au cinéma et à la télé. Elle avait aussi vu de vrais clowns, au cirque quand elle était enfant, mais jamais sans costume. Et elle ne les avait jamais aimés. Alors que sa sœur tombait presque à la renverse à force de rire, leurs gestes exagérés, leurs perruques et leurs grandes chaussures avaient l'effet inverse sur elle. Elle n'avait qu'une hâte : voir les acrobates venir les remplacer.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, mais la réception était vide. Aucun clown grassouillet et transpirant ne l'attendait. Lise s'apprêtait à appuyer à nouveau sur le bouton pour remonter quand elle s'arrêta en apercevant quelqu'un sur le trottoir devant les grandes baies vitrées.

Un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux noirs et bouclés qui lui descendaient jusqu'aux épaules, tendait un billet de deux cents couronnes à un jeune type. La curiosité fit sortir Lise de l'ascenseur.

Le jeune type portait une chemise sale et déchirée. Des cicatrices sur son visage aux traits creusés y ajoutaient plus d'années que celles qu'il avait vécues sur terre. Lise le vit prendre les deux cents couronnes d'un geste lent. S'apercevant qu'il avait du mal à se tenir debout, l'homme aux boucles noires lui prit le bras pour le soutenir. Le regard lourd du jeune type signalait qu'il n'était pas dans son état normal. Visiblement ému, il attrapa la main de son bienfaiteur pour le remercier. Celui-ci lui donna une tape sur l'épaule avant d'avancer vers la porte d'entrée.

L'homme pénétra dans la réception tout en jetant un regard autour de lui. Il avait les yeux marron foncé, presque noirs, les pommettes saillantes et la mâchoire large. Quand il aperçut Lise, un grand sourire se dessina sur son visage.

– Lise ? Lise Gundersen ?

– Oui. Vous êtes... le clown ?

– Je m'appelle Phillip Dario. Je suis le fils du célèbre Gino Dario, issu d'une longue lignée de clowns qui s'étend sur plusieurs siècles. Une grande et fière famille de clowns.

L'image que sa présentation suscita dans la tête de Lise la fit sourire. Un papa clown qui perd son faux nez dans son journal, alors qu'il s'assoupit dans son fauteuil, après une longue journée de travail sur la piste, une maman clown qui laisse tomber sa tourte à la viande dans la cuisine parce que ses grandes chaussures la font trébucher, des enfants clowns qui, assis autour de la table de cuisine, arrosent les devoirs de leurs frères et sœurs avec leur fleur truquée à la boutonnière...

– Personne ici n'a commandé de clown, il doit y avoir un malentendu, dit-elle en secouant la tête pour se débarrasser de l'image.

– Commandé ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je ne suis pas ce genre de clown.

Lise le dévisagea pendant quelques secondes.

– Vous avez donné un billet de deux cents couronnes à ce type dehors ?

– Oui, répondit Phillip en haussant les épaules, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde.

– Alors vous êtes un clown facile à duper. Il y a beaucoup de junkies dans cette ville. Si vous continuez comme ça, vous serez fauché en rentrant chez vous à... ?

– Dans le Sunnmøre. C'est là que le cirque est installé en ce moment. Et ce type, comme vous dites, avait plus besoin des deux cents couronnes que moi. Je sais ce que c'est que de... Bon, peu importe.

– Très bien. En quoi puis-je vous aider ? Qu'est-ce qui vous amène ?

– J'ai bien peur de vous apporter une mauvaise nouvelle, dit-il en posant une main pleine de compassion sur l'épaule de Lise. Votre oncle est mort.

– Mon oncle Jo Alte est mort ? dit Lise en faisant quelques pas en arrière. Mais... c'est... mon Dieu. Pas plus tard qu'hier soir, je l'ai vu sur Facebook dans la vallée de Gudbrandsdalen avec son détecteur de métaux.

– Non, il ne s'agit pas de lui.

– Je n'ai pas d'autre oncle.

– Si, vous en avez un autre. Ou plutôt, vous en aviez un autre. Votre oncle Hilmar Fandango.

– Non. Vous vous trompez de personne. Je n'ai jamais entendu parler de Hilmar... Fandango.

– Fandango est le nom que Hilmar a pris lorsqu'il a créé son cirque, il y a quarante ans. Avant il s'appelait Gundersen. Comme vous. Et comme son frère, Oskar.

En entendant le nom de son père, Lise fut parcourue d'un frisson. Des souvenirs difficiles, vieux de dix ans, refirent surface. Le cancer de la prostate qui l'avait lentement dévoré. La morphine en intraveineuse qui l'avait

entraîné vers un autre monde où personne ne pouvait l'atteindre. Elle était arrivée trop tard. Elle devait négocier un contrat à Østfold et, lorsqu'elle avait finalement pu se rendre à Kirkenes, son père était déjà mort. Ses remords et le fait de ne pas avoir pu lui dire au revoir, ni combien elle l'aimait avaient rendu sa douleur insupportable. Lui qui s'était occupé d'elle et de sa demi-sœur Vanja depuis qu'elles étaient toutes petites. Après le décès de leur mère, il avait assuré à la fois le rôle de père et de mère. Il avait toujours été là pour les deux filles, quoi qu'il arrive. À son décès, les remords et le chagrin de Lise avaient été immenses, mais elle les avait noyés dans le travail.

– Tout va bien ?

Elle secoua la tête afin d'effacer ces souvenirs, puis repoussa la main réconfortante de Phillip.

– Oui, très bien. Pourquoi ça n'irait pas ? Je ne le connais même pas, ce gars... du cirque.

– C'était le directeur du Cirque Fandango, rectifia Phillip avec de la fierté dans la voix. Avec qui je travaille et voyage depuis quinze ans. En Norvège, en Suède, au Danemark et en Finlande. Votre oncle est mort il y a deux jours, après une représentation. Son cœur était fatigué, poursuivit-il d'une voix qui se brisa, et il a fini par arrêter de battre.

– Ça a dû être très... difficile pour vous. Mais vous n'aviez pas besoin de venir jusqu'ici pour me dire ça. Vous auriez pu me passer un coup de fil.

– C'était le souhait de votre oncle, dit Phillip sur un ton qui s'était durci en sentant l'indifférence de Lise. Parmi

ses affaires dans sa caravane, nous avons trouvé une lettre avec ses dernières volontés. Le premier point était de vous retrouver. Parce que vous êtes la seule famille qui lui restait. Et il voulait que vous soyez présente à son enterrement à Hareid, à côté d'Ålesund.

– Je comprends, mais les enterrements ce n'est pas trop mon truc. Et de toute façon, je n'ai pas le temps de m'absenter.

– Mais c'était votre oncle. Le frère de votre père. Vous ne voulez pas lui montrer un peu de respect en assistant à son enterrement ?

– Écoutez, je ne le connaissais pas. Je n'ai même jamais entendu parler de lui. Et j'ai une réunion dans cinq minutes. Mais si vous me donnez le nom de l'église, je ferai envoyer une couronne de fleurs ou autre chose.

Elle se dirigea vers l'ascenseur en reculant.

– OK ?

– L'église de Hareid. Samedi prochain, répondit Phillip d'un air déçu.

– Génial, merci.

Arrivée devant l'ascenseur, Lise lui tourna le dos et appuya sur le bouton.

– Vous voulez donc qu'on vous retire du testament ?

Lise fit volte-face.

– Du testament ?

– Oui. Le deuxième point est que, si vous ne venez pas à l'enterrement, vous ne figurerez plus sur le testament.

– Vanja, tu penses que ça gagne combien un directeur de cirque ? demanda Lise en s’asseyant sur le canapé, son téléphone portable coincé entre son oreille et son épaule.

D’une main, elle tenait une plaquette de chocolat, et de l’autre, un tube de sauce caramel au beurre salé. Après avoir tracé deux bandes régulières de caramel sur le chocolat, elle posa le tube devant elle sur la table Elliptical Eames. Vanja était sa demi-sœur. Bien qu’elles aient eu la même mère, elles étaient loin d’avoir la même conception de l’argent et de la manière de le dépenser. Vanja avait traité Lise de folle en apprenant le prix de sa table basse : douze mille cinq cents couronnes. Lise avait renoncé à lui dire combien avait coûté son canapé. Un Kelvin Giormani importé d’Italie, trente-neuf mille couronnes. Elle fourra un morceau de chocolat dans sa bouche en attendant la réponse.

– Tu vas enfin changer de boulot ? demanda Vanja avec son accent chantant du Finnmark. Tu vas arrêter de dépouiller de pauvres entreprises pour t’acheter des meubles snobs et hors de prix ?

– Tu aimerais bien, mais non. Aujourd’hui un clown est venu au bureau m’annoncer que mon oncle était mort. Un vrai clown. Et...

Vanja l’interrompt :

– Oncle Jo Alte ?

– Non, oncle Hilmar Fandango...

Il y eut un long silence à l’autre bout du fil.

– ... qui avant s’appelait Gundersen. Le frère de mon père. Jusqu’à aujourd’hui je n’avais jamais entendu parler de lui.

– Et c’est un clown qui t’a dit ça ? Tu te rends bien compte que c’est absurde ce que tu me racontes, non ?

– Mon oncle était directeur d’un cirque. Le Cirque Fandango. Le clown en question travaillait pour lui.

– Fandango... J’en ai entendu parler. Je crois qu’il est venu ici à Kirkenes, il y a quelques années.

– Et je suis mentionnée dans son testament parce que je suis le seul membre de sa famille qui lui reste. D’où ma question : à ton avis, combien gagne un directeur de cirque ?

– Quand est-ce que le testament sera ouvert ?

– Samedi prochain, après l’enterrement. Et si je n’y vais pas, on ramera mon nom. Donc, si je veux hériter, il faut que je fasse le voyage jusqu’à Hareid qui se trouve quelque part dans le Sunnmøre. Génial !

– Bouh, ma pauvre. Tout ça, c’est la faute de ton boulot. Et tu le sais très bien.

– Quoi ?

– Tu n’étais pas comme ça avant. Tu es devenue tellement égocentrique que tu ne veux même pas...

– Ne recommence pas avec ces conneries.
– Tu n’étais pas comme ça il y a douze ans, quand tu travaillais pour un salaire de misère...
– Quand ça se passait très mal pour moi, l’interrompt Lise, et que ma vie était un enfer, une seule personne a cru en moi. Et ce n’était pas toi, Vanja. C’était Børge. Il a cru en moi quand tout le monde m’a lâchée. Et il m’a donné une deuxième chance. Alors, pour la énième fois, arrête de me parler de mon putain de boulot chez Global Giving.

– OK, OK. C’est juste que je m’inquiète pour toi. Parce que je t’aime.

Quelques secondes s’écoulèrent. Lise se fourra un nouveau carré de chocolat dans la bouche et l’avala en même temps que son irritation.

– Je m’en sors très bien. Même si je n’ai pas d’âme et que je suis glaciale.

– Je n’ai jamais dit que tu n’avais pas d’âme et que tu étais...

– Non, oublie.

La nuit était tombée. Son visage se reflétait dans la fenêtre du salon. Elle s’apprêtait à prendre encore un carré de chocolat, mais elle crut entendre la voix de Børge : « Mon Dieu, Lise ! Retiens-toi ! Repose ce morceau de chocolat ! » Elle haussa les épaules et l’engloutit.

– Au fait, comment va Yngve ? Et l’entreprise Nordlys ?

– Bien, ça grouille de Chinois ici. On a acheté dix nouveaux scooters. Tu devrais investir tant que tu en as la possibilité, au lieu de gaspiller ton argent dans des meubles de designers.

– Je crois que je vais plutôt m’associer à Børge. Si Hilmar Fandango a un gros compte en banque, j’aurai peut-être les moyens d’investir. Et aussi de m’acheter un nouvel appartement.

– Et tu n’auras plus qu’à trouver l’homme de tes rêves pour le partager avec lui... ou la femme de tes rêves si tu préfères.

– Je ne suis pas lesbienne, répliqua Lise en levant les yeux au ciel. Combien de fois il faut que je te le dise ? Je n’ai pas le temps de m’occuper de ce genre de choses, c’est tout.

– Détends-toi, tu finiras bien par rencontrer quelqu’un.

– Arrête. J’ai connu beaucoup d’hommes dans ma vie. C’est juste qu’aucun ne m’intéressait...

– C’était pareil pour moi. La première fois que j’ai vu Yngve, il m’a dit que je ressemblais à la Princesse Leia et il m’a demandé si je voulais voir son sabre-laser. Ce soir-là, si tu m’avais demandé si je m’imaginai passer le restant de ma vie avec lui, je t’aurais dit que non. Mais j’ai appris à le connaître. J’ai découvert à quel point il est attentionné et combien il m’aime.

– Mon Dieu, Vanja. Tu devrais avoir ta propre rubrique sur la vie de couple dans le *Norsk Ukeblad*.

– Ce que j’essaie de te dire, c’est que tu dois donner une chance à quelqu’un. Détends-toi un peu et apprends à mieux connaître les hommes que tu rencontres. Ça pourrait changer ta vie.

Lise croisa à nouveau son regard dans la vitre et le soutint.

– J’aime ma vie telle qu’elle est.

Assise à une table devant la fenêtre du restaurant Løve du grand Det Norske Teatret, Lise suivit des yeux trois femmes qui en sortaient. Leurs vêtements colorés et décontractés contrastaient avec ceux de la clientèle d'affaires du restaurant. Elle remarqua que Børge regardait les trois femmes lui aussi. Il fit un signe de tête vers elles lorsqu'elles passèrent sur le trottoir devant la fenêtre.

- Probablement des actrices, dit Lise en souriant.
- Des hippies, oui. Artistes autoproclamées.
- Saumon fumé à froid sur gaufre au seigle, œufs de capelan sur cœur de salade et sa crème fouettée au raifort, annonça la serveuse en posant une assiette devant lui.
- Ça, c'est de l'art, déclara Børge en lançant un regard à Lise. Nous aussi on est des artistes. Notre scène est la réalité, et notre public, les investisseurs. Mais au lieu de récolter des applaudissements, nous récoltons de l'argent. Et puis on est bien mieux habillés, ajouta-t-il en tirant sur le col de sa chemise d'un air satisfait.

Tout en mâchant un morceau de gaufre, il considéra un instant Lise qui soufflait sur le bol de soupe brûlante posé devant elle.

– La première année où tu travaillais pour moi, tu étais un peu comme une actrice, lui lança-t-il.

– Oui, au début ce n'était pas facile.

– Tu te souviens de l'usine de tôle à Sør-Trøndelag ? Tu te trouvais dans la cantine devant trois cents personnes que tu devais licencier et tu leur as montré une version terriblement dure de toi-même. Tous avaient beau hurler, t'insulter, te maudire, te cracher dessus, tu n'as pas sourcillé. Et dans la voiture de location, en route pour l'aéroport, tu as essuyé tes larmes. Mais tu en as vite tiré un enseignement. Ça t'a fait grandir. Tu m'as écouté, tu as suivi mes conseils et tu t'es rendu compte qu'en fait tout le monde pense avant tout à soi. Alors pourquoi ne pas faire la même chose ? Tu as réussi à grimper bien plus d'échelons que la plupart des gens n'ont jamais rêvé de le faire, et aujourd'hui il ne reste plus qu'une seule version de toi. La plus dure. Qui continue à s'enrichir.

– Ouais, soupira-t-elle en posant sa cuillère. Et qu'est-ce que tu penses de cette histoire de cirque ? À ton avis, je devrais aller à l'enterrement ?

– Évidemment.

– Ah bon ? Je ne le connaissais même pas. Un vieux cirque décati, ça ne doit pas valoir grand-chose. Et je n'ai pas franchement le temps, il faut qu'on s'occupe de l'industrie Heggdal.

– Pendant ton absence, je garderai le fort, aucun problème, dit Børge en posant sa main sur la sienne. Écoute-moi, tu sais combien tu es importante pour l'entreprise. Et combien tu comptes pour moi. Je t'ai toujours considérée comme ma propre fille. Mon petit Terminator au cœur de glace, sourit-il brièvement avant d'enlever sa main. Tu es ma famille, et la famille c'est ce qu'il y a de plus important. Ton oncle faisait aussi partie de ta famille, prends donc quelques jours de congé et va à la cérémonie. Tu seras de retour à temps pour qu'on enterre ensemble l'industrie Heggdal.

Le ferry *M/F Tidefjord* avait traversé la moitié du fjord lorsque Lise repéra la petite ferme. Elle avait atterri à l'aéroport de Vigra une heure plus tôt. Sa voiture de location était garée sur le pont du bateau et elle-même s'était installée dans la cafétéria d'où elle regardait la ferme avec sa grange entourée de champs verdoyants. C'était une ferme ordinaire, mais avec son emplacement, impossible de ne pas la remarquer. Elle était située sur une falaise à deux cents mètres au-dessus du fjord. Lise n'était pas habituée aux hautes montagnes. Toute son enfance, elle avait vécu dans le Finnmark où le paysage était plat et venteux. Ici, les montagnes formaient de véritables barrières, ce qui lui donnait un sentiment de claustrophobie. Mais leur masse et la violence qu'elles dégageaient étaient d'une beauté saisissante qui contrastait avec le fjord aux eaux immobiles.

– Vous permettez que je m'asseye ici ?

Lise quitta la fenêtre des yeux et découvrit une vieille dame au regard souriant. Il n'y avait plus une seule place libre dans la cafétéria, excepté à la table de Lise.

– Oui, bien sûr.

La vieille dame s’installa et renifla l’air.

– Des *sveler*¹. Vous en avez déjà goûté ?

Lise tourna la tête vers le comptoir où était posée une pile de *sveler* fumants.

– Non, pas ici. J’en ai mangé une fois à Oslo. Mais là-bas, on les appelle des *lapper*.

– Rien à voir. Ce n’est tout simplement pas comparable.

La vieille dame hocha la tête d’un air songeur, comme si elle venait de prononcer une parole pleine de sagesse qu’elle partageait maintenant avec Lise.

– Oui, je suis sûre qu’ils sont bons, répondit Lise, avant de tourner à nouveau la tête vers la ferme. D’après vous, qu’est-ce qui leur est passé par la tête quand ils ont décidé de s’installer là-haut ? « Essayons de trouver l’endroit le moins accessible du monde pour y construire une ferme où rien ne sera pratique, quoi qu’on fasse » ?

La vieille dame laissa échapper un petit rire et jeta un coup d’œil à la ferme.

– Oui, on peut se le demander. Mais il doit sans doute y avoir une raison. Peut-être qu’ils n’aiment tout simplement pas avoir de la visite.

Lise rit et se tourna à nouveau vers la dame.

– Si c’est le cas, ils ont réussi leur coup. Ça doit être terriblement dangereux, rien que pour y accéder de la mer. Surtout quand ils reviennent du resto.

1. Crêpes norvégiennes ressemblant à des pancakes.

– Ils ont bien dû trouver un moyen. On s’habitue à tout.

– Vous parlez comme mon patron. Lui aussi dit qu’on s’habitue à tout.

Le regard interrogateur de la vieille dame incita Lise à poursuivre :

– Il s’appelle Børge. Je l’ai rencontré dans un restaurant quand j’avais vingt-trois ans et que... j’étais au bout du rouleau. Des rêves brisés, quoi. Mais ça, c’est une autre histoire, bien trop longue et déprimante pour que je vous la raconte. Quoi qu’il en soit, la queue devant le buffet était interminable et j’étais pressée. J’avais très envie d’une mousse au chocolat avec une crème anglaise et il y avait un homme devant moi. Je lui ai donc gentiment demandé si je pouvais passer devant lui. Il m’a répondu : « Non, hors de question, et c’est sans appel. Oubliez ça. » Et c’est ce que j’aurais fait s’il n’avait pas employé ce ton. Il y avait une telle arrogance dans sa voix qu’il s’est passé quelque chose en moi. Je l’ai aussitôt doublé pour aller me servir. Je n’avais jamais agi comme ça auparavant. Ça ne me ressemblait pas. Ce n’était pas franchement grave, mais j’avais quand même enfreint un code social. Et ça m’a mise mal à l’aise. Je n’arrivais pas à m’arrêter de sourire. Même quand je me suis retournée et que j’ai vu le regard des autres dans la queue il n’y a qu’une personne qui me souriait en retour : l’homme que je venais de doubler. Il s’est approché de moi et m’a chuchoté à l’oreille : « Ça fait du bien, hein ? » Cet homme, c’était Børge. On a mangé notre dessert ensemble et un mois plus

tard il m'a proposé un boulot dans son entreprise. J'y travaille encore aujourd'hui... Désolée, poursuit Lise en regardant la vieille dame, ce n'est pas dans mon habitude de raconter ma vie aux gens que je ne connais pas. Je ne sais pas pourquoi je...

– Aucun problème, c'est très sympathique. Qu'allez-vous faire à Hareid ?

– Je vais à un enterrement.

– À celui de Hilmar Fandango ? Moi aussi.

– Vous le connaissiez ?

– Bien sûr. Tout le monde connaissait Hilmar.

Le gravier sur le sentier entre le parking et l'église de Hareid crissait sous les pas de Lise. À côté de la fosse, elle distingua un monticule de terre fraîche.

Le dernier enterrement auquel elle avait assisté était celui de son père, en plein hiver à Kirkenes. Quatre hommes avaient descendu le cercueil dans la cavité à l'aide de cordes, comme c'était la tradition là-bas. La cérémonie avait eu lieu dans une petite chapelle à l'intérieur du cimetière. Elle s'était réduite au sermon du prêtre, à un discours prononcé par Vanja et à la mise en terre. Même pas une version pour orgue de la chanson préférée de son père ni d'autres éléments non liturgiques.

En approchant de l'église, Lise comprit à quelques indices que les funérailles de Hilmar seraient très différentes. Sur les marches se tenait un homme de petite taille avec son frère jumeau, tout aussi petit, en équilibre sur ses épaules. Ils étaient vêtus d'un justaucorps doré. Derrière la porte ouverte, elle devina un homme en armure de chevalier avec la poignée d'un sabre sortant de la bouche.

Lorsqu'elle arriva près des deux petits hommes, celui du haut lui tendit un programme. Un dessin coloré sur la première page représentait un vieil homme avec une grande moustache en guidon et un imposant chapeau haut de forme en satin doré. En dessous était écrit :

LE CIRQUE FANDANGO PRÉSENTE
LE DERNIER NUMÉRO
DE HILMAR FANDANGO !

Le programme à la main, elle passa devant l'avaleur de sabres et entra dans l'église qui, d'évidence, n'était pas suffisamment grande pour accueillir tout le monde. Ceux qui n'avaient pas réussi à trouver une place assise restaient debout dans l'allée. Le cercueil ouvert était posé devant le chœur.

Lise s'arrêta pour le contempler. C'était un cercueil on ne peut plus ordinaire, en bois blanc. Tout en avançant dans l'allée, elle jeta des coups d'œil méfiants sur les côtés. Les gens étaient habillés de justaucorps et de costumes de cirque bariolés. Comme si une *Gay Pride* ayant pour thème les années soixante-dix s'était égarée et était entrée par erreur. Le contraste entre les vêtements de la foule et la tristesse qui se lisait sur les visages donnait une dimension très étrange à la scène.

Derrière le prêtre et la chaire, se tenaient trois hommes en costume de velours violet et au chapeau assorti, chacun avec un instrument. Une caisse claire, une trompette et un tuba. Lise s'arrêta à un mètre du cercueil. Elle n'avait jamais vu de mort auparavant.

À l'enterrement de son père, le cercueil était fermé. Et c'était Vanja qui était à ses côtés au moment où les médecins avaient débranché les appareils respiratoires et qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre. Après l'enterrement, Lise lui avait demandé comment ça s'était passé. Vanja avait répondu : « J'avais imaginé que ça serait différent. Maman est morte si brutalement que je suis arrivée trop tard. Alors que, pour papa, j'ai passé vingt-quatre heures avec lui avant qu'il meure. J'ai vu sa poitrine se soulever de plus en plus lentement, m'attendant à ce qu'il se débatte, à ce qu'il ouvre les yeux et qu'il pousse son dernier soupir, mais rien de tout ça ne s'est passé. Sa poitrine a juste cessé de bouger. Comme si quelqu'un avait retiré les piles. »

Ces mots étaient restés gravés en Lise. Ils avaient quelque chose d'inquiétant qui la faisait hésiter à avancer jusqu'au cercueil de son oncle. Mais la file derrière elle la poussait en avant. Elle serra les dents. Quand elle fut suffisamment près pour voir l'intérieur du cercueil, elle fut déroutée par ce qu'elle découvrit. Excepté un coussin en soie blanche, il était vide. Elle regarda autour d'elle, comme si elle s'attendait à ce que le défunt se trouve quelque part à proximité, puis elle se tourna vers une femme derrière elle et lui lança un regard interrogateur. C'est alors qu'elle entendit une voix familière crier son nom.

– Lise ! Viens t'asseoir ici !

Au premier rang était assis Phillip en costume de clown, qui lui souriait en lui indiquant la place sur le banc à côté de lui. Lise secoua la tête en pointant

du doigt le fond de l'église. Son idée était de s'installer près de l'entrée, derrière l'étagère où étaient rangés les livres de cantiques, pour pouvoir se sauver si quelqu'un du bureau l'appelait.

Mais Phillip avait un autre plan en tête. Il se précipita vers elle et posa ses mains sur ses épaules.

– Le premier rang est réservé à la famille, lui dit-il en la conduisant vers la place libre.

Le banc grinça quand ils s'assirent.

– Pas de larmes ? demanda Lise en considérant son visage maquillé en blanc.

– Je ne suis pas un clown triste, sourit Phillip.

Le minuscule chapeau jaune qu'il portait sur la tête et son nez rouge étayaient sa déclaration. Son costume blanc était parsemé de pois rouges de différentes tailles et son col très large, qui lui arrivait jusqu'au bout des épaules, rivalisait sérieusement avec celui du prêtre. Il la regarda dans les yeux :

– Je suis content que tu aies choisi d'honorer le dernier souhait de ton oncle.

– Merci. Mais j'ai l'impression qu'il n'a pas l'intention d'être présent lui-même, dit Lise en faisant un geste de la tête vers le cercueil.

– Un directeur de cirque ne se montre jamais avant le début du spectacle.

– Bien sûr, rétorqua Lise avec sarcasme. Au fait, quand le testament va-t-il être lu ?

– Après les funérailles, sous le chapiteau qui est installé sur un terrain de sport pas très loin d'ici...

Un roulement de tambour sur la caisse claire l'interrompit. Lorsque le percussionniste releva ses baguettes, le prêtre baissa les bras et fit régner le silence dans l'église.

Le micro de la chaire crépita quand quelqu'un ajusta le volume. Puis le prêtre se pencha en avant et dit :

– Nous nous sommes réunis ici aujourd'hui pour accompagner dans son dernier repos un homme qui a apporté beaucoup de joie à ses prochains, aussi bien dans sa vie personnelle que dans son travail. Donner de la joie était le but de la vie de Hilmar Fandango. D'abord en tant que trapéziste au début de sa carrière, puis en tant que directeur de cirque. Il avait compris que l'espoir et l'optimisme se nourrissent de la joie, et que la joie rassemble. Comme les gens se réjouissent de la parole de Jésus et se rassemblent autour de lui. Mais avant de lui dire au revoir, avant que Hilmar ne se rende au grand chapiteau du paradis, j'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter son tout dernier spectacle.

Les mots du prêtre furent suivis par une fanfare de trompettes qui fit sursauter Lise. Le prêtre leva d'abord les bras en l'air, puis les yeux. Sous la nef, un voile blanc était attaché par des câbles. Les trompettes se turent et les gens regardèrent le voile. Après un nouveau roulement de tambour, il fut brutalement retiré. Un frémissement parcourut l'assemblée et Lise poussa un gémissement en voyant apparaître Hilmar Fandango. Raide comme un bâton, il était suspendu en l'air par quatre câbles, tête à l'envers. Avec son justaucorps argenté recouvert de milliers de facettes scintillantes, il ressemblait à une boule disco. La boule disco la plus

étrange du monde. Il y eut un tonnerre d'applaudissements qui s'arrêta net lorsqu'un nouveau roulement de tambour retentit. Un court silence précéda le grincement des poulies provoqué par les câbles qui se mirent en mouvement. Lise suivit du regard les câbles jusqu'en bas où quatre hommes en justaucorps les dirigeaient, un à chaque bout. Chacun actionna son câble, l'un après l'autre, et fit lentement mais sûrement balancer Hilmar Fandango d'avant en arrière, en rythme, comme un pendule. Il prit de la vitesse et un nouveau roulement de tambour retentit. Dans un mouvement synchronisé, les quatre hommes firent faire un salto arrière parfait à Hilmar Fandango avant de le stabiliser et de repositionner son corps à la verticale. Puis ils le descendirent lentement jusqu'à son cercueil sous une *standing ovation*.

Lise s'était levée elle aussi pour mieux voir. À quelques rangs derrière elle, elle remarqua une femme âgée qui était restée assise. Ses cheveux noirs, striés de mèches grises, étaient attachés en une queue-de-cheval très serrée. Sa robe sombre se démarquait des costumes bariolés autour d'elle. Elle était la seule à ne pas applaudir ni sourire. Lise nota que ses larmes avaient fait couler le maquillage autour de ses yeux. La femme se mit à sangloter en silence, le visage caché dans ses mains. La voix du prêtre attira l'attention de Lise :

– Dans sa jeunesse, on l'appelait « l'hirondelle norvégienne » lorsqu'il partait en tournée en Belgique et en Allemagne avec le Cirque Balthazar. Aujourd'hui il a accompli son dernier vol et il s'est posé dans son nid pour la dernière fois. Dans le nid de Dieu.

Le silence s'installa à nouveau dans l'église. Le prêtre regarda Phillip :

– Et maintenant, l'un de ses artistes aimerait dire quelques mots.

Les câbles furent détachés du corps de Hilmar, tandis que Phillip, ses grandes chaussures de clown aux pieds, s'avancait vers la chaire. En montant les trois marches menant à l'autel, il fit semblant de trébucher et s'étala de tout son long. Des rires et des applaudissements brisèrent le silence. Son nez de clown tout cabossé, Phillip se remit rapidement debout et s'inclina devant l'assemblée avant de prendre la place du prêtre à la chaire. Il regarda la foule d'un air satisfait.

– Une représentation très réussie. Hilmar aurait adoré ça. Il ne vivait que pour ça. Un chapiteau plein à craquer. Il se fichait bien du nombre de billets vendus. Ce qu'il voulait, c'était voir de la joie sur le visage des enfants. Et aussi des adultes. À l'entracte, il se promenait souvent parmi les gens qui faisaient la queue soit pour voir l'éléphant, soit pour acheter une barbe à papa. Et cela afin d'entendre leurs commentaires sur ce qu'ils venaient de voir. Il était comme ça, totalement engagé. Ce qui était aussi évident lorsqu'il prenait le micro pour s'adresser au public. On l'entendait à sa voix et on le voyait dans ses yeux. Mais nous, qui avons eu la chance de voyager avec lui, nous connaissons aussi une autre facette de lui, dit-il en regardant le premier rang où tous les artistes de Hilmar Fandango hochaient la tête pour montrer leur approbation. Partir en tournée avec un cirque... c'est comme faire un voyage d'une durée de

six mois avec une famille dysfonctionnelle. Chacun a un passé, une personnalité et des habitudes très différentes. Certains aiment manger du chou au petit déjeuner... dit Phillip en lançant un regard complice aux jumeaux de petite taille, et d'autres détestent se réveiller avec l'odeur du chou cuit, poursuivit-il en se tournant cette fois vers l'avaleur de sabres qui leva les yeux au ciel. Nous vivons très proches les uns des autres. Il y a des tensions. Nous nous énervons, nous nous disputons, il nous est même arrivé de nous battre... mais nous restons une famille. Nous nous soutenons mutuellement et nous sommes solidaires malgré nos différences. L'homme qui a fait de nous une famille, c'est Hilmar Fandango. Il a été un père pour nous, un frère, un ami. Chaque fois que nous en avons besoin. Et aussi quand nous ne le voulions pas. Tard le soir quand nous étions fatigués de nous entraîner et de répéter. « Allez, une dernière fois pour bien l'imprimer ! Allez, mettez-y de la fierté ! » Cela nous a rendus meilleurs. Cela a donné encore plus de joie aux spectateurs. Parce que nous voulions qu'il soit fier de nous. Et je suis... dit Phillip d'une voix chevrotante, je suis fier et heureux d'avoir eu la chance de voyager avec lui.

Phillip balaya l'assemblée du regard et rencontra des yeux remplis de larmes et des têtes baissées. Puis il sortit un mouchoir d'une de ses oreilles et essuya ses propres larmes. Il s'apprêtait à continuer, mais fut interrompu par un bip qui retentit depuis la première rangée. Tout le monde dans l'église tourna la tête vers Lise qui, l'air

HOMMAGE

Le cirque de ce roman s'appelle Fandango en hommage à deux hommes, tous les deux prénommés Arne, qui ont contribué à enrichir la culture norvégienne. Après avoir créé le Cirque Arnardo en 1949, Arne Arnardo est devenu le directeur de cirque le plus célèbre et le plus populaire de Norvège. Il l'a dirigé jusqu'à sa mort, intervenue au cours d'une représentation en 1995. Il avait alors quatre-vingts ans. Arne Skouen, réalisateur, écrivain et journaliste norvégien, a, durant près de sept décennies, contribué à façonner le récit cinématographique norvégien. Au début des années cinquante, il a fait un long métrage dédié à Arne Arnardo à qui il a aussi confié le rôle principal. En 1954, Arnardo est ainsi passé de la piste à l'écran en tant que directeur du Cirque Fandango dans le film du même nom.

Magne Hovden